

Un prince Bonaparte au Québec Le séjour remarqué de Jérôme-Napoléon

Sylvain Gaudet

Numéro 81, printemps 2005

La famille Bonaparte et le Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7127ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaudet, S. (2005). Un prince Bonaparte au Québec : le séjour remarqué de Jérôme-Napoléon. *Cap-aux-Diamants*, (81), 58–63.

UN PRINCE BONAPARTE AU QUÉBEC :

LE SÉJOUR REMARQUÉ DE JÉRÔME-NAPOLÉON

Son Altesse Impériale le prince Napoléon, vers 1860. *La Réforme* de Québec du 17 septembre 1861 décrivait ainsi le prince français : «Le prince ressemble beaucoup à son oncle Napoléon I^{er}. Il est beaucoup plus grand (sans calembour) et plus gros que le "petit caporal", mais sa figure bronzée par le soleil du voyage, ses yeux noirs, vifs et pénétrants, ses cheveux noirs, sa figure imberbe, son front large, intelligent rappellent à première vue l'image frappante de Napoléon que toute personne se rappelle quand elle l'a vue même une seule fois». Photo Nadar, Paris. (Banque d'images de Cap-aux-Diamants).



PAR SYLVAIN GAUDET

Au cours des 150 dernières années d'histoire des relations France Canada/Québec figure en bonne place la courte mais mémorable visite du prince Jérôme-Napoléon Bonaparte au Québec, à l'automne de 1861.

Le prince Napoléon Joseph Charles Paul Bonaparte (1822-1891) était le second fils de l'ex-roi de Westphalie, Jérôme Bonaparte, le frère cadet de Napoléon I^{er}, et de Catherine de Wurtemberg. Il était un neveu de Napoléon I^{er} comme son cousin, l'empereur des Français de 1852 à 1870, Napoléon III. Nommé sénateur et conseiller d'État par son

cousin, le prince signait Jérôme-Napoléon pour se distinguer de lui. Familièrement, pour ne pas dire irrévérencieusement, il était affublé du surnom de «Plon-Plon». Le prince qui était ouvert aux disciplines scientifiques, à la littérature et à l'histoire, aimait les voyages. Il épousa, par un mariage dynastique, en 1859, la fille du roi de Sardaigne, puis de l'Italie unifiée, Victor-Emmanuel II, la princesse Clotilde de Savoie, qui lui donna trois enfants : Victor, Louis-Napoléon et Laetitia. Avec son épouse et sa suite, il entreprit à bord de son yacht à vapeur, le *Jérôme-Napoléon*, un voyage, en juin 1861, qui l'amena jusqu'en Amérique à Saint-Pierre-et-Miquelon, au Cap-Breton. Il visita les ruines de Louisbourg, Halifax et New York où l'avis impérial resta amarée. Le prince traversa les États-Unis jusqu'à Saint-Louis, Missouri, sur les traces de l'ancien Empire français d'Amérique. Il décida de revenir au cœur de l'ancienne Nouvelle-France, à Montréal et Québec. Sa visite au Canada Est se voulait officielle, mais ne passa pas inaperçue.

Le prince Napoléon se rendit à Montréal par bateau par le lac Ontario et le fleuve Saint-Laurent, en traversant les Mille-Îles. Dans la soirée du mercredi 11 septembre 1861, le vapeur *Welland* est rejoint par le *Richelieu*, un bateau parti de Lachine avec une vingtaine de notables montréalais pour aller aux devants du distingué visiteur. MM. Loranger, Renaud, Pominville Duvernay reçurent un accueil gracieux à bord, en buvant à la santé de Son Altesse Impériale. Dans ses calepins de notes publiés en 1933 dans la *Revue de Paris*, le prince écrivait à propos des Montréalais : «Tous leurs noms sont français, ils parlent notre langue et expriment une vive sympathie et des sentiments qui me font battre le cœur.» Lachine, où une foule attendait son arrivée, le prince Napoléon fut acclamé par de nombreux vivats lorsqu'il débarqua du bateau. Il était 20 h 30, trop tard pour traverser les rapides de Lachine. C'est le train qui conduisit les touristes français à Montréal. À la gare Bonaventure, Louis Renaud présenta le prince Napoléon au consul de France de Québec, en poste depuis 1859, le baron Char-

les-Henri-Philippe Gauldrée-Boilleau et au maire de Montréal Charles-Séraphin Rodier. Le maire se mit à la disposition du prince en le conduisant dans son carrosse, au milieu des acclamations des Montréalais, jusqu'à l'hôtel Donegana, rue Notre-Dame, où les invités élirent domicile. Une foule massée vis-à-vis de l'hôtel acclama le prince par de nombreux «Vive la France!» «Vive Napoléon!» «Vive le prince!», en exprimant le désir d'entendre de sa bouche quelques mots. Du balcon de l'hôtel, le prince répondit : «Messieurs, je vous remercie infiniment de la réception cordiale que vous avez la bonté de me donner et je n'oublierai jamais cette marque d'amitié que vous me faites à mon arrivée dans votre ville». La princesse Clotilde n'était pas du voyage, étant retournée à New York après la visite des chutes du Niagara. La suite du prince était composée de l'ambassadeur de France à Washington, A. Mercier, du capitaine de vaisseau, Bonfils, ex-gouverneur de la Guadeloupe, du lieutenant-colonel Ragon, aide de camp du prince, de Maurice baron Dudevant, dit Maurice Sand (1823-1889), ami intime, fils de l'écrivaine George Sand, de deux serviteurs, ainsi que du conseiller d'État Ernest Baroche et du capitaine Bonenfant de France, ces deux derniers arrivés la veille à l'hôtel. Montréal n'en était pas à ses premières réjouissances franco-canadiennes. Un banquet inoubliable, organisé par l'Institut canadien au populaire établissement de M^{me} Saint-Julien de la rue Notre-Dame avait réuni l'élite montréalaise lors de la fameuse visite du commandant Paul-Henry de Belvèze le 14 août 1855. À l'hôtel de ville situé dans le marché Bonsecours, le 22 juin 1854, un autre banquet, sous la houlette du maire Wolfred Nelson, avait célébré l'arrivée du capitaine Motard, commandant de l'*Édouard* de Marseille, premier navire français venu à Montréal depuis la Conquête de 1760.

Le lendemain, de bonne heure, le prince se rendit à pied à la librairie Fabre et Gravel pour faire l'acquisition d'ouvrages sur l'histoire du Canada, dont les *Relations des Jésuites*. Le maire Rodier servit de cicérone au prince en lui faisant visiter sa ville et ses environs, dont le musée de géologie de la rue Saint-Gabriel et plusieurs autres institutions. Le prince répondit par des saluts aux vivats de la foule, car la ressemblance du neveu du grand empereur avec son oncle était vraiment frappante. Sur le Champ-de-Mars, dans l'après-midi, le prince alla, à l'invitation du général «Williams» Fenwick Williams, héros de Kars en Crimée, commandant en chef des troupes britanniques en Amérique du Nord, assister à une revue militaire des troupes de la garnison au milieu d'une foule en-



thousiaste estimée à 20 000 personnes. Une salve royale fut tirée en l'honneur de son Altesse Impériale. Le prince écrivait «j'assiste à une revue du 47^e régiment, belle tenue, belle troupe, et d'une batterie de six canons Armstrong de douze pièces compliquées et chères, surtout le projectile. On me les montre en détail et sans nul mystère. Enthousiasme extraordinaire de la foule, cris : «Vive la France!» «Vive Napoléon!» «Vive le prince!»». Ce souvenir de la patrie éloignée, après une si longue séparation, est remarquable et touchant». En quittant le Champ-de-Mars sous les acclamations, le corps de musique joua l'air national français *Partant pour la Syrie*. Le soir, le prince Napoléon et sa suite dînèrent chez le général Williams.

Le lendemain, une délégation de l'Institut canadien, dont l'édifice était situé tout près, rue Notre-Dame, se rendit à l'hôtel Donegana pour présenter au prince une adresse de bienvenue et de remerciement. L'Institut canadien de Montréal, fondé en 1844, était une institution littéraire, scientifique et d'instruction mutuelle qui venait d'être condamnée, en 1858, par l'évêque de Montréal, M^{gr} Ignace Bourget. Selon les autorités ecclésiastiques, la bibliothèque de l'Institut canadien conte-

■ Maurice Sand vers 1860. Son récit de voyage en Amérique fut publié en 1862, sous le titre : *Six milles lieues à toute vapeur* dans la *Revue des Deux Mondes* et l'année suivante en librairie. Hector Fabre, futur commissaire du Canada à Paris, de 1882 à 1901, disciple de Montalembert avait publié, en 1862, en feuilleton dans l'*Ordre* de Montréal, les pages que l'écrivain consacrait à Montréal et Québec. La bibliothèque de l'Institut canadien avait reçu de Paris, en 1867, quelque 28 titres de l'œuvre de la mère de Maurice, l'écrivaine George Sand formant en tout 48 volumes. Le journal *Le Pays* publiait en feuilleton les textes de la romancière. Photo reproduite dans Armand Yon. *Le Canada français vu de France*, 1830-1914. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1975.

Le monument aux Braves couronné par la Bellone, de style Second Empire donnée par le prince Napoléon, en 1862. Dans le plan original de l'architecte Charles Baillairgé, c'est une statue de Mars, dieu de la guerre, qui devait surmonter la colonne dorique en fonte. (*Journal de l'Instruction publique*, novembre, décembre 1863.)



nait de mauvais livres et journaux qui étaient à l'*Index*. Pour M^{re} Bourget, cette bibliothèque était «comme une sentine puante qui infecte notre ville». L'Institut avait comme organe le journal rouge *Le Pays*, censuré par l'évêque à cause des articles anticléricaux de son rédacteur en chef, membre de l'Institut, l'honorable Louis-Antoine Dessaulles. Le prince Napoléon, démocrate, un Bonaparte républicain, était lui aussi un anticlérical à tous crins. Évidemment, M^{re} Bourget, ultramontain forcené qui enverra bientôt des contingents de zouaves canadiens-français pour défendre le pape, s'abstint tout comme les Sulpiciens, d'aller à la rencontre de ce prince controversé, aux idées progressistes s'inscrivant souvent en porte-à-faux avec la politique impériale de son cousin l'empereur. L'Institut canadien, alors en guerre publique avec l'évêque Bourget profita de cette tribune pour remercier le prince, «le premier membre d'une famille régnante de France qui ait visité le Canada» de ces vues libérales, progressistes et modernes. Plus particulièrement, on voulait, par l'intermédiaire de son cousin, remercier l'empereur Napoléon III, qui avait fait don à l'Institut de 200 livres et d'objets d'art, en 1855. Il s'agissait de quatre statues de plâtre, provenant du Louvre, intitulées : *Laocoon*, *L'Apollon du Belvédère*, *La Vénus de Milo*, et *La Déesse Diane* ainsi qu'un grand candélabre. Joseph-Guillaume Barthe, membre de l'Institut canadien, auteur du *Canada*

reconquis par la France, publié à Paris, en 1855, avait réussi à doter l'Institut canadien de ce précieux cadeau impérial. Le prince Jérôme-Napoléon répondit aux membres de l'Institut : «Je suis heureux de voir que vous conservez de votre ancienne patrie des souvenirs si vifs que 100 ans de séparation n'ont pas affaiblis et j'en suis fier au nom de la France... Je connais l'esprit libéral de votre Institut, qui est éminemment utile, et je vous prie de me considérer comme l'un des vôtres. Je serai heureux de pouvoir être votre intermédiaire à Paris pour vous obtenir de nouveaux dons, en livres ou en objets d'art. Je me mets à votre disposition et vous invite à vous adresser directement à moi pour ce que vous pourriez désirer». Dans son calepin, le prince ajoutait : «C'est une utile institution à encourager, la plus éclairée du pays et indépendante du clergé». Cette libéralité du prince n'allait pas tarder à se concrétiser à son retour en France.

Son Altesse Impériale visita avec le maire les places publiques et les points de vue de Montréal dont le Mont-Royal, le pont Victoria, fierté de l'Empire britannique, et les ateliers ferroviaires du Grand Tronc à la Pointe-Saint-Charles. À 16 heures, dix-neuf coups de canon furent tirés en face des casernes pour annoncer le départ du prince, qui se rendit à la gare de la Pointe-Saint-Charles pour prendre le train en direction de Québec, en passant à travers le tube qui recouvrait à l'époque le pont Victoria. Une dernière salve de l'artillerie royale fut tirée, le salut d'usage, près du pont Victoria.

QUÉBEC, CAPITALE DU CANADA ET CITÉ DE CHAMPLAIN, REÇOIT LE PRINCE EN GRAND!

Le prince arriva à Québec le vendredi 13 septembre, à 23 heures. En mettant le pied sur le quai du traversier, il fut accueilli aux cris de «Vive la France! Vive Napoléon! Vive l'empereur! Vive le prince!» Les visiteurs élirent domicile à l'Hôtel Clarendon. Samedi matin, de la place Durham au château Saint-Louis, on tira 21 coups de canon en l'honneur de l'illustre visiteur. Le prince reçut la visite de l'honorable Georges-Étienne Cartier, du lieutenant-colonel Irvine, du colonel Paynter, de l'honorable Joseph-Édouard Cauchon, du maire de la cité et du greffier, l'historien François-Xavier Garneau, auquel le prince fit remarquer qu'il étudiait dans son ouvrage *l'Histoire du Canada*. Vers 2 heures, le gouverneur général, sir Edmund Walker Head, qui était en poste lors de l'arrivée de *La Capricieuse*, en 1855, se rendit chez le prince avec le capitaine Retallack et le lieutenant-colonel Irvine. Québec était aussi en liesse.

Le prince Jérôme-Napoléon écrivit : «C'est une véritable procession, attestant une bien grande sympathie pour la France. D'autant plus que la réception que la population me fait a lieu malgré le clergé qui a dit beaucoup de mal de moi et a voulu empêcher toute manifestation». Il visita la ville qu'il trouva vieille, mal bâtie, en pente et ressemblant un peu à Gibraltar. De la Terrasse, on a une vue superbe, la Citadelle est médiocre. Aux plaines d'Abraham, il s'attarde aux monuments et en voyant la colonne de Sainte-Foye inachevée, il écrit : «Le second manque de couronnement, je veux l'envoyer, cela fera bon effet». Les visiteurs français dînèrent chez le gouverneur général à Cataraqui, sa résidence de campagne.

Malgré le malaise du clergé, Charles-François Jérôme-Napoléon Bonaparte parcourut l'Université Laval avec l'évêque co-adjuteur, M^{re} Baillargeon, le recteur Elzéar-Alexandre Taschereau, le vicaire général Louis-Jacques Cazeau et plusieurs professeurs. Le prince se rendit à l'hôtel du Parlement et visita sa bibliothèque. Il rencontra le député et journaliste François Évanturel, qui lui fut présenté comme fils d'un ancien soldat de Napoléon 1^{er}. Au Bas-Canada, plus d'une douzaine de ces soldats de Napoléon 1^{er} avaient reçu, par le biais du consul de Québec, la médaille de Sainte-Hélène, à la suite du décret de Napoléon III du 12 août 1857. La médaille de bronze portait sur l'une de ses faces l'effigie de Napoléon I^{er} empereur. Sur le revers, on lisait dans le cercle : «Campagnes de 1792 à 1815» et au centre était la légende : «À ses compagnons de Gloire, sa dernière pensée. Sainte-Hélène, 5 mai 1821». Une couronne de lauriers encadrait la médaille, qui était surmontée de la couronne impériale. Le ruban était en satin moiré sur fond vert rayé de rouge. Ainsi, le Belge de Montréal, Jean Baptiste Van d'Hoolaege (Vandelac), l'Italien d'Iberville Joseph Marengo ou encore les Français Jean Legas des Éboulements, François Pasteur de Saint-Valentin et Jean Guillaume de Montréal, furent décorés par le gouvernement du Second Empire.

Le prince révélera sa grande intelligence et son sens de l'observation en consignant sa conviction profonde sur l'avenir des Canadiens français dans son calepin : «Les souvenirs des Canadiens sont bien vifs, ils deviendront indépendants, c'est une question de temps qui n'est pas douteuse. Quelle forme prendra leur indépendance? Comment vivront-ils, en république ou en monarchie, à côté des États-Unis? Tout dans ce pays est différent et je dirai, à mon avis, mieux qu'aux États-Unis, sauf l'influence du clergé catholique».

La visite chez les Ursulines fut particulièrement appréciée du prince, qui nuançait son anticléricalisme : «L'Église des religieuses, très ancienne maison, quelques tableaux assez bons, un Philippe de Champaigne. Ces quelques échantillons d'art, qui me manquent si complètement depuis que je suis en Amérique, me font un bien vif plaisir et me reposent l'esprit. Je passe avec délices, une bonne heure, dans ce milieu un peu plus élevé et artistique de l'Église. Cette fondation date de 1650. Le clergé a le mérite de conserver ses traditions et la langue française au Canada : c'est à lui surtout que l'on est redevable de ses traditions».

À la librairie Sinclair de la rue Saint-Jean, le prince acheta deux tableaux de Cornelius Krieghoff.

Le dimanche matin, le représentant de la famille Bonaparte assista à une messe basse à la cathédrale. Puis, parcourant les environs

■ Annonce des marchands de graines de fleur importées d'Europe et manufacturiers d'huile de lin de Montréal, Lymans et Clare, fondé en 1819. À l'Exposition universelle de Paris de 1855, ces marchands gagnèrent une médaille pour leurs graines de trèfle rouge. Le prince Napoléon fut nommé par l'empereur, président de la Commission impériale de l'Exposition universelle de 1855 à laquelle le Canada participa avec un kiosque très remarqué. Les publications concernant cette exposition, préparées sous les auspices du prince, furent envoyées à l'Institut canadien, en 1861. (*Montreal Daily Transcript*, 10 septembre 1862).



**EXPOSITION UNIVERSELLE DE
1855**

Medaille de 1re Classe.

**SILVER MEDAL awarded to MESSRS.
WILLIAM LYMAN & TO., Montreal
for Red Clover Seed growth of Canada.**

LYMANS, CLARE & CO.

**SUCCESSORS,
226 St. Paul Street.**

March 5.

290

de Québec qu'il trouvait magnifiques, il s'arrêta à la chute Montmorency et visita l'asile de Beauport. Ensuite, un goûter fut servi au Pis-aller, la résidence du consul Gaudrée-Boilleau, dont le prince vanta les qualités dans ses notes. Après le repas, une photographie des convives Cartier, MacDonald, Belleau, Cauchon, Caron, Paynter, Irvine, Feer et du maire, ainsi que de plusieurs officiers, fut prise par William Ellison, ainsi qu'une photographie du prince seul. On visita ensuite les Hurons de L'Ancienne-Lorette. La population de Saint-Roch attendit patiemment jusqu'à 20 heures le passage du cortège, des drapeaux tricolores flottant aux fenêtres de plusieurs résidences. Il y eut un dîner au mess des officiers du 60^e régiment des Carabiniers. Le lundi 16 septembre au matin, le prince se rendit, en compagnie du consul et de Joseph-Édouard Cauchon, aux grands chantiers de bois de construction le long du Saint-Laurent, d'où il rapporta des échantillons. Le gouverneur Head vint chercher en carrosse son prestigieux invité à 11 heures pour assister avec lui, musique en tête et tambour battant, à la revue du 17^e régiment et du bataillon des tirailleurs du 60^e régiment des Carabiniers sur les plaines d'Abraham, devant une foule de 8 000 curieux enthousiastes. Le prince repartit, suivi d'une interminable file de voitures et de piétons. À 16 heures, ce fut le départ de l'hôtel au milieu de chaleureux vivats pour le tra-

versier du Grand Tronc, dans la basse-ville, jusqu'au débarcadère de Pointe-Lévis, où un train conduisit les visiteurs à Montréal. De retour à l'hôtel Donegana, à 23 heures, le prince ne put assister à une représentation de la compagnie française de New York qui avait joué quelques semaines auparavant la pièce historique en trois actes, *Napoléon à Sainte-Hélène*. Malgré les insistances pour prolonger son séjour, le prince quitta Montréal avec sa suite au petit matin du 17 septembre par train, direction Albany, puis New York, où il rejoignit la princesse Clotilde à bord du *Jérôme-Napoléon*. L'avis impérial gagna Boston, puis Terre-Neuve et arriva en rade de Brest, après une heureuse traversée, le 7 octobre 1861, au terme d'un périple de deux mois en Amérique.

**UN CADEAU PRINCIER EN TÉMOIGNAGE
D'APPRÉCIATION
POUR CE VOYAGE MÉMORABLE
AU BAS-CANADA**

En France, le prince Napoléon, enchanté de son voyage au Canada, fit exposer dans le Palais Royal les minéraux qu'il avait rapportés et, avec le conseiller d'État Baroche, s'engagea, dans les cercles parisiens, à appuyer toute mesure du gouvernement impérial tendant à simplifier la législation française, afin de favoriser l'émigration française au Canada. Mais il fit plus encore : en novembre 1861, par l'entremise du consul Gaudrée-Boilleau, l'Institut canadien de Montréal reçut du prince un magnifique présent. Il s'agissait d'une collection de 157 volumes richement reliés sur les sciences, les arts, les explorations scientifiques, dont celle des mers du Nord, faite par le prince lui-même, en 1856, à bord de la *Reine-Hortense*, pour garnir les rayons de la bibliothèque de l'Institut. Parmi ces livres se trouvaient les huit premiers tomes de la correspondance de Napoléon 1^{er} dont le prince s'était vu confier la publication, *Napoléon en Égypte*, *Antiquités des Bonaparte* ainsi que des portraits du prince, de la princesse Clotilde, du roi Jérôme et de la reine Catherine. La valeur de ce cadeau était estimée à l'époque à 3 000 \$. Une quarantaine de volumes furent également envoyés par le prince, sur la recommandation du consul, à la bibliothèque du Parlement du Canada-Uni à Québec, par l'agence de Gustave Bossange de Paris. L'année suivante, une collection de *Mémoires de l'Histoire de France* fut envoyée à l'Assemblée législative. En 1862, ce sont quelque 42 volumes *in-folio*, comprenant 5 000 gravures, un véritable trésor, illustrant des plans des villes de France, des vues des châteaux de Versailles, Trianon, Fontainebleau, Saint-Cloud, Meudon, leurs fresques, les monuments de France, etc., dont

L'édifice de l'Institut canadien de Montréal, rue Notre-Dame, construit en 1865, selon les plans de l'architecte français Théophile Farhland par les entrepreneurs Charles Berger et Pierre Lacroix, tous membres de l'Institut. Cet édifice plus spacieux remplaça une bâtisse de pierre achetée en 1854 et qui fut démolie à cause de l'élargissement de la rue Notre-Dame. La bibliothèque de l'Institut canadien logeait au deuxième étage. C'est là que les gravures et les livres donnés par le prince Napoléon furent exposés, de 1865 à 1881. La bâtisse fut vendue en 1881 et la bibliothèque et ses trésors, hormis les statues qui se retrouvèrent à l'Art Association of Montréal, en 1882, furent transférées au Club Canadien, en 1882, puis à l'Institut Fraser, dès 1885, une bibliothèque anglophone qui ouvrit un département français avec la bibliothèque de l'Institut. (Yvan Lamonde, *Gens de paroles, conférences publiques, essais et débats à l'Institut canadien de Montréal (1845-1871)*, Montréal, Boréal, 1990.)



onze gravures représentant le sacre et le couronnement de l'empereur Napoléon 1^{er}, qui sont expédiés à l'Institut canadien. L'Université Laval ne demeura pas en reste et M. le consul réussit, en 1863, à lui obtenir plusieurs livres pour sa bibliothèque. Quant à l'impératrice Eugénie qui avait fait don d'ornements religieux pour l'église de Caughnawaga, en 1854, elle récidivait, en 1865, avec le don d'une centaine de livres au Cercle littéraire de Saint-Sauveur de Québec. Mais le souvenir le plus tangible du passage du prince Jérôme-Napoléon au Québec demeure la statue de bronze, la *Bellone*, déesse mythologique romaine de la guerre, qu'il offrit, en 1862, à la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec pour couronner la colonne des Braves de 1760. Complétant le monument inauguré par le commandant Belvèze, en 1855, selon le plan de l'architecte Charles Baillairgé, la *Bellone*, qui était aussi le nom d'une frégate française qui mouilla en rade au port de Halifax, en 1861, arriva d'Europe, en 1863. La statue fut mise en place et inaugurée le 19 octobre 1863 en présence du consul général de France, le baron Gauldrée-Boilleau, qui devait quitter Québec le 23 novembre suivant pour le consulat français de New York, au grand regret de tous. Somme toute, la visite du prince Napoléon fut un succès populaire

incontestable, malgré son caractère officieux et surtout en dépit des controverses politico-religieuses qu'elle suscita dans la société bascanadienne. ♦

■
Sylvain Gaudet est anthropologue-rechercheur.

Pour en savoir plus :

Robert Pichette. *Napoléon III : L'Acadie et le Canada français*. Moncton, Éditions d'Acadie, 1998, 222 p.

Maurice Sand. *Six mille lieues à toute vapeur*. Avant-propos de Marc du Pouget. Préface de George Sand. Paris, Librairie Édition Guénégaud, 2000, 255 p.

Robert Sylvain, «La visite du prince Napoléon au Canada (1861)», *Mémoires de la Société royale du Canada*, vol II, 4^e série, section 1 (juin 1964) p. 105-125.

Armand Yon. *Le Canada français vu de France (1830-1914)*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1975, 235 p. (Collection «Vie des lettres québécoises»).

Site Internet : Napoléon III dernier souverain de France : <http://napoleontrois.free.fr/>

EN AOÛT ...
JE ME POINTE
AU MOIS DE

l'ARCHÉO

31 JOURS
POUR VENIR VOIR
CE QUE LE QUÉBEC
A DANS LE VENTRE!

DANS PRÈS DE
50 LIEUX
À TRAVERS LE QUÉBEC!

1 877 BONJOUR
www.archeoquebec.com

ARCHÉO-QUÉBEC
Service de la Culture et de l'Éducation

Québec
Ministère de la Culture et des Communications
Ministère du Tourisme



Guy Lafèche et Serge Trudel,
Un janséniste en Nouvelle-France,
Laval, Singulier, 320 pages, 40\$.

Le janséniste en Nouvelle-France, c'est Valentin Leroux, supérieur des récollets de 1677 à 1683. Nous savons depuis les *Provinciales* de Pascal que les jansénistes sont les ennemis des jésuites en France. En Nouvelle-France, les jésuites sont les opposants des récollets. Ils les ont empêchés de revenir dans la mission du Canada qu'ils avaient fondée pendant quarante ans, de 1632 à 1670. C'était criminel.

Cela dit, Valentin Leroux n'est pas en reste, ayant la Vérité, Dieu et la Providence de son côté. En effet, Lafèche et Trudel font la preuve que Leroux est l'auteur du livre pamphlétaire publié sous le nom de Chrestien Leclercq, *Premier Établissement de la foi dans la Nouvelle-France*, paru en 1691 : cette révision de l'histoire officielle (jésuite) de la Nouvelle-France est bel et bien une bombe à retardement qui explose aujourd'hui.

Singulier

www.Singulier.info

